

la meéc

présente

# TEMPORAIREMENT CONTEMPORAIN

Le quotidien de la Mousson d'été

CASTELJALOUX  
CE QUI MEURT EN DERNIER  
BARBARIE

mercredi 25 août 2010



# EDITORIAL



## DU CORPS THÉÂTRAL

La Mousson d'été 2010 est lancée depuis hier 18h. Rituel d'inauguration : discours, ovations puis petits fours.

A 19h, déjà, on peut diagnostiquer une spécificité commune à tous les participants : capacité d'ingurgiter une dose énorme de théâtre en très peu de temps, une faim à toute épreuve.

### **Faut-il parler de boulimie ?**

A 20h45, *Abraham Lincoln* s'en est allé *au théâtre* avec France culture. Le meurtre n'a pas dissuadé les amateurs de chair fraîche qui se sont aussitôt rués dans un *Rêve avec revolver*.

### **Aiment-ils le sang ?**

Le rendez-vous de minuit a fait résonner le glas du chapiteau. Déjà, les discussions vont bon train autour du cannibalisme ambiant de ce cru 2010. Il faut dire que les armes du crime sont aussi nombreuses que variées : revolver calibre 32, derringer, poignard, couteau de cuisine, harpons et défenses de morse.

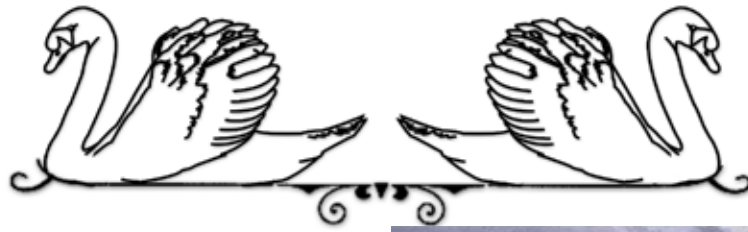
### **A quelle sauce serons-nous mangés ?**

On prévoit pour aujourd'hui 14h une démonstration de *Barbarie* avant de découvrir *Ce qui meurt en dernier...* Et demain, quelques rendez-vous pour disséquer les Corps étrangers et découvrir encore des *Cadavres qui respirent*. Nos joueurs sont sur le qui-vive pour ce cluedo géant saveur chair humaine en attendant *Le repas* prévu pour samedi soir.

### **Les cœurs sont-ils bien accrochés ?**

Éventrez, démembrer puis dégustez. C'est le menu de cette Mousson 2010. Alors à vos fourchettes, et bon appétit bien sûr !

Charlotte Lagrange



# 99 et 1 tableaux pour dépeindre la barbarie humaine **BARBARIE** de Sergio Blanco, traduction de David Ferré



Dans une salle du musée Kunsthalle de Hambourg est exposée la célèbre peinture de Caspar David Friedrich « La mer de glace ou le Naufrage ». Sept personnages s'y rendent tour à tour. Ils sont chacun occupé par un téléphone portable, des écouteurs MP3, des lacets ou encore par leurs médicaments. Mais l'un après l'autre, ils se font happer par un point précis du tableau qu'ils regardent fixement, éveillant pour nous l'énigme de ce qu'ils peuvent y découvrir... Peut-être s'y voient-ils eux-mêmes ?

Car c'est dans ce paysage de « La mer de glace » qu'ont lieu les 99 tableaux de Barbarie. Un navire chargé des sept personnages de la Kunsthalle y est bloqué par un désert de glace de l'Océan arctique.

Un aller-retour entre le musée et les scènes de naufrage structure la pièce de théâtre comme si notre regard plongeait chaque fois avec celui des personnages dans le tableau de Friedrich. Sous la couche de culture occidentale dont le luxueux musée est représentatif, on découvre les profondeurs humaines que l'on a coutume d'attribuer aux cultures moins civilisées, celles de la barbarie.

Acculés dans ce désert de glace, les sept personnages oscillent entre l'espoir d'être retrouvés par les secours et la peur d'être la proie de bêtes sauvages. Le froid et la faim commencent également à les contraindre et créent une situation limite dont ils ne pourront sortir indemnes. Car ici, c'est bien le désir de survivre qui cause la mort de l'autre avant de mettre en danger sa propre vie. Et l'injonction « on doit rester tous ensemble » formulée par Lukas dans le troisième tableau ne semble

être déjà que le symptôme du désagrégement du groupe et de la guerre interne qui va exploser très rapidement. Sergio Blanco décrit précisément toutes les étapes de l'autodestruction qui se met en œuvre face à la peur de mourir.

Progressivement, chaque tableau détaille une étape du naufrage humain dans un montage de scènes qui permet d'ausculter à la loupe les clans qui se forment à l'intérieur d'un groupe. Juann décide de partir à l'aventure avec seulement deux de ses compatriotes de peur que les plaques de glace ne résistent pas au poids d'un quatrième et qu'ils chutent ensemble dans l'abîme profond. Mais le mécanisme de suspicion généralisée est déjà engagé par la nécessité de rationner la nourriture. Anna découvre très vite leur secret et décide de partir avec eux, quitte à blesser Markos avec le harpon de Mathéo... La cruauté est en route. Ceux qui restent sont aussi bien divisés. Marhia et Lukas décident de punir les deux comploteurs laissés sur le carreau : Markos blessé et Martha endormie par les somnifères d'Anna. Ils les laissent dehors à la merci des bêtes sauvages qui dévorent le pied de Martha... De retour de leur périple, Anna, Juan et Mathéo ramènent deux inuits qu'ils ont fait prisonniers. Commence alors l'étape du cannibalisme... Ironie de plus, c'est le ventre plein que les compères se scandalisent du comportement de la femme inuit lors de la mise à mort de l'homme et du repas lui succède :

MARHIA. Elle n'a tourné les yeux à aucun moment.

ANNA. Comment elle a pu faire ?





MARKOS. Ils doivent être habitués.  
JUANN. Une vraie sauvage.  
MATHEO. Ce sont des tribus de bêtes sauvages.  
LUKAS. Ils vivent dans la barbarie.  
MARTHA. Elle nous regarde.  
ANNA. Elle continue de nous regarder.  
JUANN. Il faut l'ignorer.  
MATHEO. Une véritable horreur...  
ANNA. Quoi donc ?  
MATHEO. La barbarie.

Même dans cette situation limite, les personnages persistent à penser que la barbarie leur est étrangère, qu'elle est le fait des loups ou des inuits. Pourtant, ils commencent à s'entretuer, d'abord pour punir ceux qui avaient cachés des réserves de potage, ensuite pour parer à l'éventualité d'être eux-mêmes tués. *Barbarie* renvoie très fortement à « la guerre de tous contre tous » décrite par Hobbes dans *Le Leviathan*. A l'état de nature, c'est à dire, avant qu'un contrat social ne soit mis en place, les hommes sont des rivaux qui prévoient le danger et attaquent avant d'être attaqués car ils ont peur de mourir. C'est ce regard noir sur l'humanité que semble partager Sergio Blanco et qui trouve sa fameuse formulation dans la citation de Hobbes : « L'homme est un loup pour l'homme ». Dans *Barbarie*, cette assertion vaut même inversement puisqu'une louve prendra à son tour soin de l'enfant inuit laissé seul après la mort des sept personnages et des deux parents.

La pièce est également jalonnée de références bibliques telles que les noms des apôtres ou l'âge des personnages à leur mort qui est de trente-trois ans comme le Christ. Anna tente également d'analyser leur naufrage comme la punition divine d'une faute qu'ils auraient commis. Selon les termes de l'auteur, « on se trouve face à une situation post tragique, d'une catastrophe : il s'agit du paysage d'un désastre qui vient d'avoir lieu et qui a produit une rupture profonde dans l'humanité. ». Inscrite en 2020, *Barbarie* raconterait une ère post-apocalyptique, de même que *Rêve avec revolver* de Lola Arias mis en lecture hier soir prenait place dans un futur « postnucléaire ». Chacun à sa manière, les deux auteurs semblent vouloir raconter un monde qui tend vers sa propre destruction. Et ils mettent tous deux en lumière la peur, celle de l'étranger ou du voisin, comme l'un des

symptômes profonds de la violence sociale, un constat que ne manqueront pas de confirmer les polémiques politiques actuelles...

Charlotte Lagrange

### Citations placées en exergue de *Barbarie* :

« barbarité ». f. qualité de barbare. // 2. Expression ou fait de nature idiote ou bien téméraire. // 3. Excès, en trop. // 4. Action ou acte exagéré, excessif. // 5. coloq. Grande ou excessive quantité. barbarie. (Del lat. barbar!es). f. Rudesse, manque de culture. // 2. Fierté, cruauté. barbarisme. (Del lat. barbarismus). m. Incorrection qui consiste à mal prononcer ou mal, ou bien faire un mauvais emploi des mots. // 2. poét. Multitude de barbares. // 3. Ling. Faute grossière de langage, emploi de mots forgés ou déformés, utilisation d'un mot dans un sens qu'il n'a pas.

*La viande est l'aliment le plus apprécié de l'homme depuis la préhistoire. L'Uruguay, l'Argentine, l'Australie et la Nouvelle Zélande, sont les pays qui consomment le plus de viande au monde. La pièce de viande choisie dépend de l'événement concerné, à savoir s'il s'agit d'un déjeuner quotidien en famille ou bien d'un dîner festif en l'honneur d'invités.*

MANUEL DE CUISINE DE L'INSTITUT CRANDON CHAPITRE "VIANDES"

# CE QUI MEURT EN DERNIER de Normand Chaurette

Le texte commence sous forme de récit ou, si l'on veut, de monologue. Il brosse le portrait d'une Martha van Geschwitz, qui vit à Londres, en 1888. Assise près de sa lampe, à la tombée du jour, Martha lit des *short stories*, ces brèves nouvelles pleines de crimes et de sang... Ce faisant, elle attend le retour d'un certain Jack. Jack... l'éventreur. Ce monsieur est déjà venu chez elle, il y a deux semaines, rencontrer la prostituée qui vit avec elle : « Eva, c'est comme ça que la putain se faisait appeler, mais son vrai nom était Olga, bien



que son père l'appelait Daphné, et que Martha l'avait d'abord connue sous le nom de Lulu ». Jack avait promis de revenir, dans quatorze jours. L'éventreur cale son emploi du temps sur le calendrier lunaire.

Martha se laisse aller à son imagination débordante, à sa fantaisie érotique et morbide... Mais, soudain, Jack est là, avec elle, dans la pièce. Comment a-t-il pénétré dans l'appartement, avec, sur le dos, cet imperméable auquel il manque un bouton ? Par la porte ? Est-il le véritable éventreur ? Existe-t-il vraiment ? Il pourrait s'agir, après tout, du fantasme d'une femme qui lit trop de mauvais livres et qui rêve, inconsidérément, de se faire poignarder...

Cependant, le dialogue s'engage ; le texte prend alors un tour plus dramatique, encore que les répliques de Jack restent très évanescences, en regard des propos nourris de Martha. La violence du propos (désir de pénétration, appel de la lame de couteau et de l'éviscération) est contenue par la langue, la richesse du vocabulaire et de la syntaxe. Au point que la sauvagerie des aspirations de Martha confine aux raffinements d'une esthétique fin-de-siècle (modern style, préraphaélite, gothique ?) et, « par-delà le bien et le mal », à un épanouissement symbolique dans le sang. Tout en aspirant au statut de victime, Martha espère accéder à une « Renaissance », et l'on peut interpréter son envie pressante de figurer sur la short list des victimes de Jack l'éventreur comme un effort ultime pour échapper au placard sordide de la condition féminine au sein de la société victorienne.

Dans le même temps, jongler avec les références permet à Chaurette de contextualiser sa situation dramatique. Les mythologies convoquées (dont la littérature et le spectacle ont souvent exploité le pittoresque et la photogénie) ont un caractère concret et efficace. L'atmosphère de Whitechapel imbibé la pièce. Les brouillards de la Tamise planent sur la narration. Dans ce quartier d'émigration, le personnage de cette comtesse allemande déchue et ruinée a naturellement sa place. Elle y entretient ses propres traditions culturelles (elle cite Goethe) et culinaires (elle prépare ses « knödels », des boulettes de foie dans le bouillon, et offre des bretzels à son hôte). Par ailleurs, elle se prétend aussi la meilleure amie d'André Michelin et s'intéresse de près aux automobiles : la Rapide, l'Obéissante, la Jamais Contentée...

La précision de ces informations achève de séduire et de

convaincre le spectateur, offrant autant de points d'appui à son imagination. L'ambition du propos (une célébration de la féminité, sinon du féminisme) n'empêche pas de tirer les ficelles d'une culture populaire qui n'est pas très éloignée de celle de ces short stories que l'héroïne lit dans l'attente hystérique de son éventreur. Car Martha reste, au fond, une femme possédée par la littérature. Avec elle, Chaurette crée un type théâtral qu'on pourrait situer entre la Madame Bovary de Flaubert et la Madame Edwarda de Bataille. Ce qui fait du texte de Ce qui meurt en dernier un objet théâtral atypique. Car Martha, qui arrive d'un autre pays, arrive surtout d'un autre texte, elle n'a d'existence que relative. Et, lorsque Jack émerge de sa nuit angoissante, les contours de ce dernier restent volontairement évanescents. Il semble d'abord très beau, grand et séduisant, puis très laid, petit et repoussant...

Même en tenant compte du dénouement voulu par l'auteur (une sorte de soulagement), il reste très difficile de décider du niveau de réalité de ce qui est représenté. Le choix incombe, en fin de compte, au metteur en scène, dont les partis pris devront révéler la part de vraisemblance ou de fantaisie (de cauchemar) de ces scènes. Mais, le théâtre se Chaurette préfère ne pas résoudre les problèmes qu'il soulève ; il se contente de questionner les apparences. Chaque mot, chaque geste renvoie toujours à autre chose que ce qu'il semble dénoter.

Par exemple, le nom de « Martha van Geschwitz » induit la référence à un autre personnage dramatique. Une femme ainsi nommée apparaît, en effet, dans le théâtre de Franck Wedekind. Dans *La boîte de Pandore*, Lulu finit par succomber sous les coups de Jack l'éventreur, et la comtesse Martha van Geschwitz, son amie intime, tente vainement de se porter à son secours, avant de partager son sort. Dans son adaptation à l'écran (*Loulou*, 1929), Pabst a fait de cette Martha (sous les traits de l'actrice Alice Roberts) le premier personnage ouvertement lesbien de l'histoire du cinéma. Ce qui meurt en dernier prolonge et enrichit la biographie de cette femme libre qui, à peine esquissée chez Wedekind et chez Pabst, devient ici la matière principale d'un texte qui, du fait de la forme qu'il adopte, pose plus de questions qu'il n'en résout. Le quasi-monologue de Martha gère l'apparence de son interlocuteur de manière subjective. Pour autant, quelqu'un parle, que l'on voit et



que l'on entend. Le théâtre impose une forme de réalisation où le spectateur, immanquablement happé par le jeu, doit insinuer ses propres souvenirs et ses propres obsessions...

O.G.

# CASTELJALOUX

Écrit, mis en scène et joué  
par **Laurent Laffargue**  
en collaboration avec **Sonia Millot**

*Casteljaloux* est un spectacle en construction, en deux versions. La première sera présentée ce soir. L'auteur est seul sur scène. Le spectacle sera ensuite créé à la Coursive de la Rochelle la saison prochaine, avec dix comédiens. Il y convoque son passé et nous plonge dans ses souvenirs d'adolescent. Un spectacle autour de la commune qui l'a vu grandir : Casteljaloux dans le Lot et Garonne.

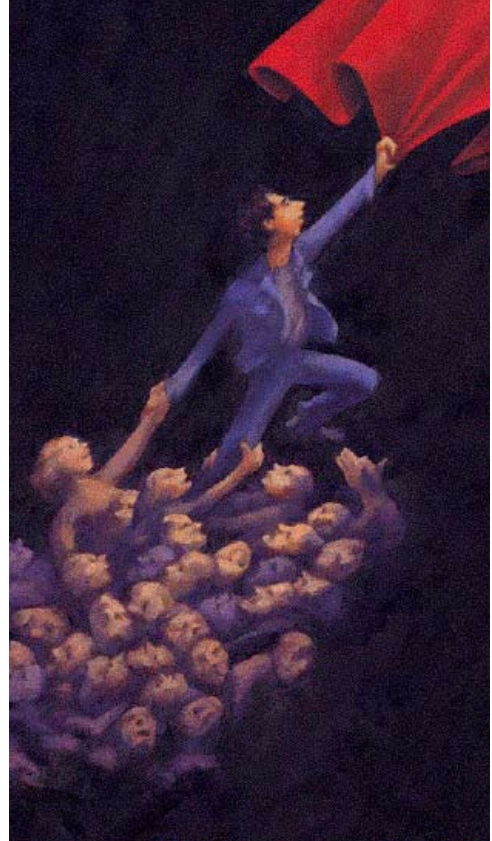
« Nous sommes en 1984 à CASTELJALOUX, coquet chef-lieu de canton du Lot-et-Garonne de 5 000 habitants de septembre à juin et qui quadruple sa population durant l'été.

Casteljaloux : son lac, sa piscine olympique, ses thermes, la forêt des Landes... » « Je pense à la forêt des Landes, immense labyrinthe porteur de secrets et de fantômes. »

On y découvre des personnages avec leurs problèmes familiaux. L'auteur soulève les questions intrinsèques à la commune : Argent, Immigration, Violence « Je pense à l'odeur de l'alcool, des clopes, du shit quand on fume un premier pétard. », Religion... et Amour. « Les premiers émois sexuels. Les envies de baisers. Ce que l'on sait et ce que l'on ne dit pas. ».

Il dessine son enfance, peint sa ville : « Les rues désertes passées 10 heures du soir. La foule du marché du dimanche matin. La couleur des fleurs au début de l'été. À la campagne et à l'ennui. »

Pour conter sa pensée passée, il s'inspire de son présent : « Aujourd'hui je pense à la langue de Pagnol, aux personnages de Tchekhov, à l'humour noir dans les si-





tuations extrêmes des Frères Cohen, à l'ambiance de mystère et de peur de David Lynch, et bien sûr à Edward Bond qui influence mon travail depuis que je l'ai rencontré. »

« Une société est une forme de folie qui fonctionne pour le moment. » (Edward Bond)

N.T.



# PROGRAMME

MERCREDI 25 AOÛT

**9h30 - 12h30** Ateliers de l'Université d'été

**12h30** Déjeuner avec **Larry Tremblay** (*sur réservation*)

**14h / BIBLIOTHEQUE >** Lecture

## BARBARIE

de **Sergio Blanco** (Uruguay)

texte français **David Ferré**

dirigée par **Michel Didym & Véronique Bellegarde**

assistés de **Maya Boquet**

avec **Quentin Baillot, Stéphanie Béghain, David Lescot, Odja Llorea, Guillaume Severac-Schmitz, Sabine Révillet,**

**Stéphane Varupenne** (de la Comédie Française)

musique **Flavien Gaudon & Philippe Thibault**

texte traduit à l'initiative et avec le soutien de la Maison Antoine Vitez,  
centre international de la traduction théâtrale à Montpellier

**16h / SALLE LALLEMAND >** Conférence

« *Mettre en lecture, en voix, en espace... en attendant de mettre en scène* »

par **Sandrine Le Pors-Robin**

**18h / SAINTE MARIE AUX BOIS >** Lecture

## CE QUI MEURT EN DERNIER

de **Normand Chaurette** (Québec)

dirigée par **Laurent Vaucher** avec **Cécile Bournay & Philippe Fretun**

musique **Daniel Largent**

**20h45 / ESPACE MONTRICHARD >** Spectacle

## CASTELJALOUX (1ère version)

écrit, mis en scène et joué par **Laurent Laffargue**

en collaboration avec **Sonia Millot**

scénographie **Philippe Casaban & Eric Charbeau**

lumières **Alain Unternehr** / bande sonore **Yvon Tutein**

vidéo **Benoît Arene**

Départ de la navette à 20h20 devant l'abbaye

**22h30 / CHAPITEAU**

## LES AUTEURS AUX PLATINES

**Sergio Blanco & Sabine Révillet**

**00h / CHAPITEAU**

## DJ Set

On vous passera des disques

La Région  
**Lorraine**

MEURTHE & MOSELLE

Abbaye  
des  
Prémontrés

Liberté • Égalité • Fraternité  
REPUBLIQUE FRANÇAISE  
Culture  
Communication

Communauté  
de  
Communes  
Pays de

Ville de Pont-à-Mousson

Blénod  
LES  
FONTAINE  
A-MOISSON

aneth  
aux nouvelles  
écritures théâtrales



MAISON  
ANTOINE  
VITZ  
CENTRE  
INTERNATIONAL  
DE LA TRADUCTION  
THEATRALE

théâtre Ouvert

onda



Centre national du théâtre  
CNT  
www.cnt.asso.fr

paul  
erlaine  
université-metz

Nancy-Université  
Université Nancy 2



France  
culture  
bleu  
du lorraine

Télérama